

Pierre Kammerer



L'enfant et ses. sacrifices

**Écouter et parler
en psychanalyse
Dix récits de cure**

L'enfant et ses sacrifices

Sur le champ

Collection dirigée par Catherine Dolto

PIERRE KAMMERER

L'enfant et ses sacrifices

Écouter et parler en psychanalyse

Dix récits de cure

suivi de

Lettre aux Acteurs de l'Aide Sociale à l'Enfance
et de la Protection Judiciaire de la Jeunesse
à propos de certains enfants
qui s'y trouvent sacrifiés

nrf

GALLIMARD

Couverture : Photo © Umkehrer / Getty-images.

© Éditions Gallimard, 2020.

Ce livre est dédié à Fabien et Alice Mathias qui m'offrent le spectacle de leur entrée dans leur vie.

Mes remerciements vont aux analystes qui m'ont transmis la clinique du trauma : Claude Balier, Willy Barral, André Ciavaldini, Heitor O'Dwyer de Macedo, Claude Poncin, Philippe Réfabert.

Ils vont aux patients qui m'ont fait confiance et sont devenus mes enseignants.

Ils vont enfin aux compagnons des moments douloureux, et notamment à Anna et Nazir Hamad, Françoise et Daniel Fischer, Françoise Dalbet-Martin, Camille Irigoyen, Françoise et Dominique Sainte-Rose, Leslie et Heitor O'Dwyer de Macedo, Annie et Christian Topalov, Alain Richermoz, Isabelle Desse et Bernard Praizelin, Anne Lieutaud, et quelques autres.

Ainsi qu'à ma fille Mariette Kammerer et à Stéphane Mathias, affectueusement présents.

« Nous sommes dans un moment d'urgence de transmission, si nous voulons que la psychanalyse reste en vie. D'une transmission de quoi? De la transmission de notre expérience. Il nous faut trouver les concepts, les mots, la forme qui rendent effectivement compte de cette expérience...

Choisir d'écrire, de décrire des scènes, de rapporter des récits, en regardant ce que nous vivons ensemble, patient et analyste, au plus près, pour tenter d'y voir clair et, *last but not least*, pour partager l'émerveillement que suscite le potentiel incommensurable des humains, qui nous rappelle, si besoin est, la beauté de notre espèce humaine¹. »

1. Nicole Yvert-Coursilly, *Lecture des corps. Lecture des images. Le transfert avec les bébés* (à paraître aux Éditions des Crépuscules). Voir aussi, du même auteur, sur le même thème: *Accomplir la promesse de l'aube*, Éditions des Crépuscules, 2016.

13	Introduction
23	Sanja
55	Paul
65	Aline
91	Adrien
135	Dominique
145	Guy
163	Cécilia
189	Renaud
203	Ophélie
225	Roland
247	Lettre aux Acteurs de l'Aide Sociale à l'Enfance et de la Protection Judiciaire de la Jeunesse à propos de certains enfants qui s'y trouvent sacrifiés

Introduction

Le sacrifice humain accompagne l'Humanité depuis la nuit des temps. Et cela dans toutes les aires culturelles¹.

Ainsi, soumis aux tempêtes qui ravageaient leur ville soudanaise, les chefs coutumiers de Djenné, qui étaient encore animistes au troisième siècle de l'ère islamique, interrogèrent leurs devins pour obtenir la protection des esprits. Et ces devins, comme souvent, répondirent que la ville serait protégée après qu'aurait été emmurée vivante une fille de chef, très belle, et bien sûr vierge, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Devins pervers, au service de divinités supposées perverses.

Un chef proposa sa fille, et celle-ci obéit. Cependant, par deux fois au cours de son emmurement, elle implora son père de la délivrer. Mais son père lui exprima, pour toute réponse: «Tu ne vas pas me déshonorer, ma fille!», et l'enfant consentit à la poursuite de son sacrifice.

Cela n'est pas sans nous rappeler le Christ qui, à l'acmé de ses douleurs et de sa Passion, implora Dieu le Père: «Mon père, écarte de mes lèvres ce calice de souffrances.» On connaît la suite: Dieu lui fit boire ce calice jusqu'à la lie et Jésus expira dans d'horribles supplices, non sans s'écrier: «Mon père, pourquoi m'as-tu abandonné?!!!»

1. Pierre Kammerer, *Adolescentes et mères. Leurs enfants, leurs amours, leurs hommes*, Érès, 2005, p. 281-284.

Pourtant, les croyants ont appris à admettre et à justifier le bien-fondé de l'ordre d'un père exigeant de son fils le sacrifice de sa vie, puisqu'il s'agissait ainsi de « sauver les hommes » du péché et de l'Enfer. Sauver des hommes qui, pourtant, ne lui avaient rien demandé. Mais qui, depuis, devraient se sentir en dette à l'égard du fils et même du Père. Pas de bonté chez ce « Père »-là, qui n'en était visiblement pas un, ou alors de la pire espèce ! Car pourquoi ce « Père » n'y était-il pas allé lui-même ? Une question que la croyance, pour se maintenir, impose de refouler au nom d'une cause supérieure qui aurait justifié une perversion : l'inversion de la responsabilité du père qui est celle de soutenir la vie qu'il a donnée à son enfant.

C'est pour le pire que le sacrifice fascine : il aveugle parce qu'il est exigé, comme tous les actes pervers « officiels », au nom d'une Vérité ou d'une Mission supérieures. Il aveugle quant aux gains matériels ou à la jouissance de l'emprise et du sadisme de celui qui, le plus souvent au titre du respect qu'on est censé lui devoir, exige l'obéissance et le sacrifice d'un autre. Il fascine aussi parce qu'il dissimule à souhait la transgression de l'interdit de meurtre.

Et le premier aveuglé est celui qui consent à son propre sacrifice. Ce sont des motivations inconscientes qui sont à l'œuvre chez lui. Ainsi de Viviane qui se choisissait des « objets d'amour » maltraitants. Au fil de son analyse, elle découvre qu'elle avait été, durant toute son enfance, maltraitée par sa mère sous les yeux d'un père qui refusait de le voir. Elle y avait consenti et s'était promis que ce serait à cette place-là qu'elle vivrait, car sinon ce serait l'indifférence haineuse. Sa mère pouvait la bouder de longues semaines, dès son plus jeune âge, ou même la laisser sans soins plusieurs jours après un grave accident. Mieux (ou *pire*?), elle s'aperçut que, reprenant à son actif la haine maternelle, elle avait, sans le savoir, décidé de soumettre sa vie à cette haine. Viviane s'aperçut qu'elle avait fantasmé que de tenir la place de souffre-douleur de sa mère lui garantissait que celle-ci, de ce fait, ne l'abandonnerait jamais. Et le sacrifice comme la souffrance étaient

devenus ses biens les plus précieux : ceux qui justifiaient pour elle son droit de vivre, si souvent contesté par sa mère : elle n'aurait jamais dû naître ! Lorsqu'elle en prit conscience, il fallut encore qu'elle renonce à une grande inhibition à l'agir. La fonction de cette inhibition étant de contenir l'expression de sa propre haine, celle que, profondément, elle éprouvait pour sa mère et dont le possible déchaînement l'angoissait.

Mais le discours commun, pour protéger cet accomplissement pervers de toute critique, cherche à le confondre avec un autre engagement, qui n'est pas pervers, lui : celui qui consiste à payer le prix de son désir... y compris, parfois, par le consentement au risque de sa propre mort. Je dis bien au risque : jamais au suicide.

Récemment, le colonel Beltrame, échangeant sa place avec la victime d'un « terroriste », y perdit la vie. Le ban et l'arrière-ban célébrèrent son « sacrifice ». Pourtant, cet homme n'avait en rien parié sur sa mort. Il avait parié sur sa capacité à convaincre ou à vaincre le « terroriste ». Il en avait eu le courage et il s'en était remis à son Idéal du Moi : cette instance psychique à laquelle on se réfère par amour-propre, à la différence d'un Surmoi auquel on se soumet par crainte. Et il a perdu son pari risqué.

Bien longtemps auparavant, Noël Favrelière, lui, avait gagné le sien, tenu sous le signe d'un même Idéal du Moi. Il avait assisté, enfant, à l'occupation nazie et à ses atrocités. Rappelé durant la guerre d'Algérie, il les avait reconnues dans les pratiques de l'armée française à l'encontre des populations civiles et des résistants algériens. Peu de temps après avoir vu un soldat français tuer une fillette algérienne, ce sous-officier parachutiste déserte en emmenant un prisonnier algérien condamné à une exécution sommaire dite « corvée de bois ». Avec celui-ci, il gagne la frontière tunisienne au-delà de laquelle ils sont à l'abri. Il combat ensuite dix mois au sein de l'Armée de libération nationale algérienne. Puis il est l'auteur d'un ouvrage, *Le désert à l'aube*, publié par les Éditions de Minuit et immédiatement censuré. Il est

condamné à mort puis gracié, après 1962, par le président de Gaulle.

Noël Favrelière a inspiré le personnage de « Nono », du film de René Vautier *Avoir vingt ans dans les Aurès* (1972) ; film qui a marqué un tournant dans les représentations françaises de ce qu'avait été la réalité de la guerre d'Algérie : « Nono », ainsi que d'autres antimilitaristes appelés qui s'ennuyaient ferme, a été recruté par un lieutenant engagé pour constituer un « commando de chasse ». Cet officier est bien décidé, non pas à en faire des patriotes combattants, mais à en faire des ordures. Soit, en termes analytiques, à les ramener aux jouissances perverses dont leurs sublimations les avaient tenus à l'écart. Et il est sur le point d'y parvenir : sous la pression d'une guérilla invisible, le groupe en arrive à tuer des enfants, à passer à tabac et à laisser pour mort un berger qui gardait ses bêtes dans une zone de combat, à violer, et à emmener les prisonniers en « corvée de bois ». Le lieutenant pervers jouit de sa victoire et le fait savoir à Nono. Celui-ci est un jeune chrétien qui refuse de porter une arme car il se refuse à tuer. Et le lieutenant pervers l'accuse de lâcheté, de « ne pas se mouiller », de rester dans une pseudo-neutralité confortable, de ne pas choisir son camp.

Piqué au vif, Nono relève le défi et, la nuit suivante, il déserte avec un prisonnier. Les copains du commando font semblant de le prendre en chasse mais, de fait, ils le protègent dans sa fuite.

Arnaud Beltrame a malheureusement perdu son pari. Par chance, Noël Favrelière a gagné le sien. L'un et l'autre ont écouté leur Idéal du Moi et fait preuve d'un grand courage. Noël Favrelière est mort à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en 2017. Pas de sacrifice pour l'un ni pour l'autre : un Idéal du Moi, initiateur d'un désir dont ils étaient prêts à payer le prix. Une religion a tenté de dégager l'Humanité de sa fascination pour le sacrifice. Le judaïsme. Et qui a lu la Bible aura appris que Dieu a commandé à Abraham de lui sacrifier son fils unique. Apparemment satisfait par l'obéissance d'Abraham,

il a ensuite retenu son bras qui allait égorger son fils. Ainsi, Dieu dévalorisait le sacrifice et interdisait le sacrifice humain à tous les hommes (mais, malheureusement, il valorisait l'obéissance absolue). Qui aura lu la Bible aura lu cela. Après un très important travail d'exégèse, Marie Balmary démontre néanmoins que, si l'on suit le texte biblique en hébreu, en aucun cas Dieu ne commande à Abraham le sacrifice de son fils¹.

Malgré tout, au fil du temps, traducteurs et lecteurs ont trahi le texte et ont rétabli l'exigence d'un juste sacrifice, donc sa valeur éthique intrinsèque.

Ce n'est pas un hasard si le christianisme est revenu sur l'interdit divin du sacrifice, qui apparaît comme l'un des temps forts de la lecture de la Bible. Et le christianisme a eu le succès que l'on sait, durant deux mille ans, en idéalisant le thème du sacrifice du fils par le père. Peu importe le sacrifié... il était consentant! Même s'il est ressuscité le troisième jour après sa mort, Dieu aurait pu le dispenser de pareilles souffrances et personne n'a rien à gagner à honorer sa soumission. Rien à y gagner? Si peut-être: il y a un gain narcissique (mais un narcissisme de mort, aurait dit André Green) du côté de la victime consentante, ainsi qu'un bénéfice masochiste... encore du côté de la pulsion de mort. Bénéfices négatifs.

Le sacrifice peut aussi, comme pour Viviane, être une condition sine qua non imposée par le prédateur qui, généralement, impose aussi au sacrifié de s'aveugler.

Bref, le sacrifice est, chez le sacrifié consentant, un produit du refoulement, une manière de suspendre son propre jugement et son propre désir dont il fantasme la réalisation comme coupable, dangereuse, honteuse ou terrifiante. Celui qui consent au sacrifice cède devant un Surmoi abusif. Et si ce Surmoi a tant de pouvoir, c'est que le sujet a été souvent contraint, jadis, de céder à un parent abusif, écrasant.

1. Marie Balmary, *Le sacrifice interdit. Freud et la Bible*, Grasset, 1986, p. 230 et suiv.

Tout cela entraîne que le discours commun propose à tout sujet en proie à une relation infernale avec un prédateur qu'il ne peut se permettre de dénoncer (consciemment), de consentir au sacrifice idéalisé : ainsi du fils mort à la guerre on ne dira pas qu'il a été rapté à des parents complices mais qu'il a « fait la gloire de ses parents ».

Pourquoi le sujet peut-il, lui aussi, « tenir » à son sacrifice ?

Le masochisme n'est ni un état de plaisir, ni un choix, ni le fruit d'un désir. Il est le fruit d'un conflit interne que se livrent le désir et la culpabilité. Et il signe le triomphe de la culpabilité. C'est pourquoi celui qui traverse la vie en sacrifié le fait sous le signe du masochisme moral¹. Avec ses corollaires : besoin de punition, sentiments inconscients ou conscients de culpabilité², comportements d'échec et aussi « réaction thérapeutique négative », comme nous y assistons parfois³.

Celui qui se sacrifie a partie liée avec le masochisme moral, fruit de la pression exercée par le Surmoi. « Afin de provoquer la punition par cet ultime représentant parental, le masochiste doit agir à l'encontre de ce qui convient, œuvrer contre son propre intérêt, détruire les perspectives qui s'offrent à lui dans

1. Sigmund Freud, « Le problème économique du masochisme » [1924] in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973 ; rééd. 1985. Freud y distingue trois formes de masochisme : érogène, féminin et moral.

2. Donald W. Winnicott, « La culpabilité en psychanalyse » [1958] in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969. L'auteur y montre que le sentiment de culpabilité qui intéresse la psychanalyse est celui qui ne correspond à aucun délit réellement réalisé par le sujet. Celui-ci se rend coupable vis-à-vis de fantasmes qui n'ont produit aucun effet dans la réalité, dont il n'a généralement pas conscience, mais dont le Moi se croit coupable. C'est au cours de la cure que le sujet les mettra au jour du conscient.

3. Réaction thérapeutique négative : situation où le sujet, sur le point de faire une avancée dans sa cure et dans son bien-être, se voit soumis à un retour de culpabilité (inconsciente) ou bien, par un acte manqué, annule le progrès et le mieux-être, sous l'effet de cette même culpabilité. À moins, encore, qu'il n'interrompe sa cure.

le monde réel et, éventuellement, anéantir sa propre existence réelle¹. » Et celui qui se sacrifie le fait souvent « par défaut » : par désespoir de trouver une autre issue à une situation qui le désespère.

Mais qu'est-ce qui « tient » ensemble le commanditaire du sacrifice et le sacrifié ?

Pour le commanditaire du sacrifice, c'est simple : il s'agit de jouir de l'emprise, de jouir de la manipulation, de jouir de la maîtrise de l'autre, de jouir de l'efficacité de ses mensonges, de jouir de l'excitation de soumettre ou de détruire l'autre, et de celle que donne le vécu de Toute-Puissance. Sans oublier les éventuels gains matériels.

Pour celui qui consent ou se propose au sacrifice, c'est moins visible. Celui-là, au prix de la souffrance que lui impose son sacrifice, jouit parfois d'être imaginativement indispensable à l'autre, irremplaçable, inégalable (du moins tient-il à le croire, consciemment ou inconsciemment). Il y a là, chez le sujet, un lien tissé entre un idéal, fait de soumission et d'humiliation, et le mépris de soi. Cet alliage crée une forme d'excitation, un surcroît de tragédie qui accompagne le sentiment de vivre et donne, parfois, une étrange « prime narcissique ». C'est surtout, le plus souvent, que la souffrance dissout passagèrement, le vécu de culpabilité (même diffus et inconscient).

Et pourtant, il est des situations où la jouissance de celui qui devient la proie de l'autre – de l'autre qui est le plus fort – n'est pas synonyme de complaisance masochiste inconsciente.

Ce sont des situations où le sujet se protège, par sa propre jouissance, d'un vécu terrible, celui de victime absolue, déposée de toute autre forme de représentation de soi que celle de déchet, n'existant que pour la jouissance de son prédateur. Écoutons à ce propos Philippe Réfabert :

« Certains analystes, dont nous sommes, s'ils voient dans le viol un accident subi passivement, savent que la jouissance est le

1. Sigmund Freud, « Le problème économique du masochisme », art. cité, p. 296-297.

seul recours laissé à la victime pour humaniser le crime qu'elle subit [...]. Le thérapeute qui ne reconnaît pas la fonction vitale de la jouissance éprouvée par la victime d'un accident, d'un crime, dénie le travail de restauration du fond paradoxal qu'elle est en train d'accomplir pour survivre. La jouissance sexuelle est la création de l'humain devant une agression, et non le signe du retour de l'animalité¹. » Ce qui ne décharge en rien le criminel de sa responsabilité légale, évidemment. Et souhaitons qu'elle débouche sur une lourde pénalisation : car pour ceux qui n'ont pas accès à la pensée de leur culpabilité, seule la souffrance imposée par la peine est susceptible de leur faire éprouver qu'ils ont joui de provoquer une grave souffrance chez l'autre... l'autre qui, comme eux, est un être doué d'une sensibilité à prendre en considération. Et c'est la souffrance provoquée par leur peine qui leur ouvre la possibilité de considérer l'autre comme un semblable. Jusqu'au moment de la peine, ils avaient évité toute pensée et ils avaient préservé leur jouissance au prix d'ignorer ou de mépriser la sensibilité de leurs « semblables »... Une Société, pour que l'on puisse y vivre, doit interdire, lourdement, la perversion.

Cela sans oublier de conseiller ou de prescrire judiciairement les soins psychiques à travers lesquels il apprendra peut-être à se donner les interdits que, jusqu'alors, il « se devait » de bafouer. Ou encore à repérer que c'est sous l'effet de sa propre culpabilité inconsciente qu'il est allé à la recherche d'une punition ou a cherché à se faire « arrêter ».

Je tiens aussi à ne pas oublier les sujets qui, dans leur enfance, ont été mis (par la haine du parent tout-puissant, généralement) en danger de mort psychique ou de mort physique. Et ils y ont survécu... sans aucun « autre secourable » : moment de jubilation narcissique extrême... Et nous voyons parfois ces sujets reconduire activement (et inconsciemment) ce type de situation. Dont ils ressuscitent dans une nouvelle expérience de jubilation.

1. Philippe Réfabert, *De Freud à Kafka*, Calmann-Lévy, 2001, p. 124-125.

Il nous faudra dans la cure relier ces expériences actuelles avec les expériences premières et avec cette prime narcissique exaltante, pour qu'ils acceptent cette réalité qu'ils ne sont pas, pour autant, immortels. Et qu'il vaut mieux jouir de la vie.

Faire une analyse consiste toujours à se retourner sur l'histoire des générations antérieures dont nous sommes les héritiers... à se retourner sur l'enfance que nous avons traversée et qui nous a amenés (pour survivre parfois) à « inventer » diverses solutions fantasmatiques dont celles du sacrifice. C'est la dimension de la Remémoration.

Et, pour chacun à sa manière, une analyse consiste à vivre une relation inédite et refondatrice à travers les interactions transférentielles avec son analyste. Lorsque la relation dans sa dimension névrotique aura été rééditée dans l'analyse, et que celui-ci, dans le jeu relationnel et interfantasmatique qu'ils vivent, aura donné des réponses radicalement différentes de celles qui avaient enfermé l'analysant dans la névrose ou la perversion, alors celui-ci sera devenu capable, en dehors de l'analyse, de redéployer, à l'égard des partenaires de sa vie, des relations nouvelles, issues d'une nouvelle représentation de soi-même et des autres. Celles-ci auront été la création de la cure. Le fruit du travail du « jeu transféro-contre-transférentiel ». C'est pourquoi je vais vous présenter les moments forts de psychanalyses à travers lesquels les sujets se sont dégagés des positions sacrificielles auxquelles ils ou elles avaient cru devoir consentir pour sauver, à tout prix, un peu de « vivant ». Car le propos d'un psychanalyste n'est pas de chercher à garantir une vie heureuse (tant mieux si elle l'est) mais de soutenir une vie « vivante ».

Il s'agira de Sanja, dépositaire de vœux de mort de ses père et belle-mère qui la torturaient et lui conseillaient le suicide. Elle a fait faux bond à leur projet sacrificiel et est allée refonder son narcissisme sur le Don.

... De Paul, qui avait sacrifié, pour lui-même et pour sa compagne, tout projet de paternité afin de protéger son père de tout reproche.

... D'Aline, qui avait cru devoir sacrifier tout enjeu réellement amoureux dans ses relations, tant amour et emprise s'étaient trouvés amalgamés pour elle...

... D'Adrien, qui avait cru devoir sacrifier l'appropriation du potentiel offert par ses parents adoptifs, parce que, selon lui, il lui restait une mission à accomplir auprès de ses parents de naissance...

... De Dominique, qui avait cru devoir sacrifier tout enjeu amoureux et maternel pour se sentir encore bien vivante, grâce à une succession de transgressions jouissives...

... De Guy, qui avait confondu « payer le prix de son désir » avec le « choix » d'un dévouement... à mort.

... De Cécilia, qui avait cru devoir sacrifier son droit de « redevenir celle d'avant », d'avant le suicide – en sa présence – de son père... comme si elle avait dû « suicider » une part d'elle-même pour ne pas avoir su l'éviter.

... De Renaud, qui avait cru devoir sacrifier toute fierté de filiation parce que, selon lui, il était « un enfant naturel »...

... D'Ophélie, qui avait cru devoir se mépriser et sacrifier la fierté et le génie de son sexe pour accéder à un peu de jouissance génitale...

Et il s'agira de Roland, qui avait cru devoir sacrifier sa vie en la consacrant aux mourants... pour racheter la faute d'un grand-père aimant et qui, pourtant, avait probablement dénoncé des juifs qu'il avait fait partir et mourir dans les camps nazis...

Sanja

Comment cette enfant a-t-elle pu rester vivante durant les huit ans et plus d'enfer que son père lui a fait vivre?

J'ai cru entendre la réponse sous la plume de l'écrivaine amérindienne Louise Erdrich, dans son magnifique livre qui décrit la vie dans les réserves indiennes des États-Unis, aujourd'hui¹.

L'auteur met dans la bouche d'un loup qui converse avec un vieillard une réponse à cette question : pourquoi nous, Indiens, malgré tout, restons-nous vivants? Pourquoi Sanja est-elle restée vivante?

«Loup [a demandé le vieil homme], ton peuple est chassé depuis le ciel et empoisonné sur la terre, tué à vue, on vous mate, on vous fourre dans des cages et vous êtes presque anéantis. Comment se fait-il que vous continuiez à vivre avec une telle douleur? [...] sans vous détruire...»

«Et le loup a répondu, non pas en paroles mais en continuant à me fixer. "Nous vivons parce que nous vivons." Il n'a pas posé de questions. Il n'a pas donné de raisons. Et je l'ai compris. Les loups acceptent la vie qui leur est donnée. Ils ne regardent pas autour d'eux avec le désir de vivre une vie différente,

1. Louise Erdrich, *Ce qui a dévoré nos cœurs (The Painted Drum)*, Albin Michel, 2007; «Le Livre de Poche», 2010, p. 158.

pas plus qu'ils n'abrègent leur vie, en rage contre les êtres humains, ni même qu'ils ne les craignent plus qu'il n'est nécessaire. Ils sont efficaces. Ils affrontent ce qui se présente puis vont de l'avant. Minute après minute. D'un jour à l'autre. Et ainsi, mon ami, j'ai appris ce que j'étais venu découvrir. Je vais te le dire, maintenant : je voulais savoir comment ne pas me supprimer.»

Par téléphone: « Votre livre, *L'enfant et ses meurtriers*, a été une révélation... Je me suis dit que, peut-être, des personnes comme moi peuvent s'en sortir. Je vis en Asie mais je suis en vacances sur la Côte d'Azur et, si vous pouviez me recevoir, je suis prête, même, à un long déplacement : c'est avec vous qu'il faut que je fasse une psychanalyse...

— Je serais heureux de vous rencontrer mais je suis en vacances en Savoie. Si vous êtes prête à venir vous y installer quelques jours à l'hôtel, nous pourrions avoir cinq ou six entretiens. À la suite desquels nous verrions ce qui est possible... »

C'est ainsi que, deux jours plus tard, je vis descendre d'une BMW blanche une jolie jeune femme accompagnée d'une chienne de race au poil rasé, aussi élégantes l'une que l'autre. « Je suis un accident », commença-t-elle, avant de me faire le récit de ce que son père lui avait dit : elle était née en région parisienne d'une mère asiatique qui y suivait des études. Selon son père, celle-ci les avait quittés pour ne réapparaître que lorsque Sanja avait trois ans, venir la chercher à l'école maternelle, la mettre avec elle dans un avion et parvenir en Malaisie, le pays où elle vivait. Entre ses trois mois et ses trois ans, elle avait vécu auprès de ses grands-parents paternels, son grand-père éprouvant pour sa petite fille une adoration qu'elle lui rendait bien.

En Malaisie, Sanja perd son français mais apprend très vite l'anglais. Elle va y vivre quatre ans et demi très épanouis, auprès de sa mère et dans la famille de celle-ci.

Mais ses grands-parents paternels retrouvent sa trace et (retraités)

viennent s'installer auprès d'elles. Ils décident d'entamer un procès pour que le père, leur fils, obtienne le droit de garde de l'enfant. Ce procès durera trois ans, mais très vite la mère de Sanja leur confiera sa fille un week-end sur deux, ce qui convient bien à cette dernière. Les frais de justice sont énormes eu égard au budget de la mère et celle-ci s'en acquitte en vendant une maison. Puis elle gagne le procès.

C'est alors que le père et les grands-parents de Sanja enlèvent l'enfant, lui faisant descendre de nuit un fleuve, qui fait frontière avec un pays limitrophe. Elle prend l'avion pour la France avec eux et réintègre le foyer de son père. Sanja a à ce moment-là sept ans et demi. Elle ne parle presque plus le français et se retrouve mauvaise élève, dans une dévalorisation et une culpabilisation scolaires constantes.

Par ailleurs, le père de Sanja vit avec une seconde femme, asiatique également. Il écarte vigoureusement les grands-parents de Sanja (qui ne sont plus autorisés à la voir que rarement!) puis, habité d'un délire pervers, il va être conduit, vis-à-vis de Sanja, à des comportements de plus en plus meurtriers.

Tout d'abord, cet homme qui n'a rien à voir avec l'islam soumet Sanja à une «éducation musulmane», c'est-à-dire qu'il la soupçonne sans cesse de désirs lubriques envers les garçons (à sept ans et demi) et lui fait passer régulièrement des examens gynécologiques pour vérifier qu'elle est restée vierge... ce qu'elle est, évidemment. Régulièrement ou aussi souvent qu'il le peut, car nombre de gynécologues refusent de se prêter aux obsessions du père.

Les lettres qu'adresse la mère de Sanja à sa fille lui sont lues en les ridiculisant et les réponses que fait Sanja lui sont imposées par son père et sa belle-mère qui l'obligent à y mentir : elle écrit qu'elle se plaît beaucoup chez son père, elle ne regrette ni sa mère ni la Malaisie. Sanja souffre, mais veut croire que son père agit ainsi «pour son bien».

Le moment où sa belle-mère met au monde sa demi-sœur constitue pour Sanja une aggravation notoire de ses conditions de vie affective. Son père, suivi de sa belle-mère, se déchaîne

contre elle. Elle est insultée en permanence – « pute, con-nasse » –, tandis que les coups pleuvent, allant jusqu'à des fractures costales. Elle est aussi punie pour son mauvais travail scolaire. Elle est, enfin, accusée de vouloir tuer sa petite sœur alors que, pourtant, refoulant toute rivalité sororale, elle adore cette enfant. À la manière, sans doute, dont elle a été aimée par sa mère.

Des « précautions » sont mêmes prises par ce couple de pervers pour que Sanja ne puisse pas tuer sa petite sœur : elle en est beaucoup écartée, on ne la lui confie jamais... et elle est en permanence meurtrie par ce soupçon. On est vraiment dans « l'effort pour rendre l'autre fou¹ ». Un jour où les coups de son père ont entraîné une déchirure du plexus, il la conduit à l'hôpital, le corps couvert d'ecchymoses. Sanja reçoit l'ordre de dire à l'infirmière que son frère l'a poussée dans l'escalier. C'est ce qu'elle raconte, tout en espérant que l'infirmière devine... En vain.

Son père s'attaque aussi à l'avenir de Sanja et profère des malédictions destinées à la poursuivre : « Tu n'arriveras même pas à gagner ta vie... ton mari te battra et il aura raison... ton mari t'abandonnera... et il t'enlèvera tes enfants », etc.

Sanja perd pied. Sa belle-mère étant « moins méchante » que son père, elle lui confie sa souffrance. Et celle-ci, « très gentiment », lui explique qu'elle est née sous de mauvaises influences et que sa vie est mal partie : le mieux, pour elle, serait de se suicider. Sanja en aura longtemps l'obsession. Ce n'est que depuis qu'elle a mis au monde un enfant qu'elle est certaine qu'elle ne le fera pas.

Le calvaire de Sanja se poursuit : elle se lève chaque matin

1. Harold Searles, *L'effort pour rendre l'autre fou* [1977], Gallimard, « Folio Essais », 2003. Dans ce livre, l'auteur explique ce qu'est l'identification projective : un mécanisme dans lequel un agresseur s'introduit lui-même ou introduit ses désirs dans le psychisme d'un autre sujet, pour lui nuire, le poursuivre, le posséder ou le contrôler. (Voir Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1967, p. 192.)

en se demandant ce que son père va inventer pour la faire souffrir... et il est inventif: elle doit laver son linge en dehors de celui de la famille « pour ne pas les contaminer »... Son père l'oblige à faire des milliers de lignes, le soir jusqu'à une heure avancée de la nuit: « Je suis une mauvaise élève et je dois respecter mon père. » Ses cheveux sont attachés à une poutre du plafond pour que, si le sommeil la faisait dodeliner de la tête, la douleur la réveille et la remette au « travail ». Torture. Le matin, elle a bien du mal à se lever. Son père, travaillant de nuit, lui explique qu'en rentrant à quatre heures du matin il écoute ce qu'elle dit dans ses cauchemars. Elle est alors terrorisée à l'idée qu'elle puisse y insulter son père et sa belle-mère. Torture. Il l'oblige à attacher son chat et à le tourmenter devant lui. Double torture. Lorsqu'elle devient pubère, ils se moquent de ses seins naissants: « Ils ressemblent à des escargots... ton teint couleur de pipi... tes cheveux, couleur de caca... » Torture. Si bien qu'un jour, se voyant de profil dans un miroir, elle se trouve extrêmement laide. Ses bourreaux l'ont conduite au narcissisme zéro.

Traversant plusieurs épisodes de fortes tentations de se donner la mort, Sanja parvient pourtant à l'adolescence et se fait des amies. L'une d'elles, l'ayant entendue lui décrire sa vie, lui explique le fonctionnement du juge des enfants. Lors d'une visite médicale de routine, l'infirmière s'aperçoit que Sanja est battue. Le recours au juge des enfants lui paraît approprié dans sa situation. Sanja se décide à le rencontrer, mais, auparavant, elle téléphone à son grand-père pour lui confier sa situation et l'initiative qu'elle s'apprête à prendre. Elle a alors environ seize ans. Cet homme lui dit de n'en rien faire, mais il lui dit aussi qu'il la croit et va prendre l'avion le lendemain pour l'arracher à son père et à sa belle-mère.

Parole tenue: dès le lendemain, en effet, il débarque en fureur chez son fils et l'insulte. Puis il ordonne à Sanja de réunir ses maigres affaires et de le suivre chez lui et sa femme.

Et c'est là que Sanja poursuit sa vie jusqu'à ses vingt et un ans: renaissance. Elle ne se rend plus à l'école mais, encouragée

Pierre Kammerer

L'enfant et ses sacrifices

Écouter et parler
en psychanalyse

Dix récits de cure

suivi d'une lettre aux Acteurs de l'Aide Sociale à l'Enfance et de la Protection Judiciaire de la Jeunesse à propos de certains enfants qui s'y trouvent sacrifiés

Le discours dominant saisit toutes les occasions de célébrer la « haute valeur » du sacrifice et la plus-value du sacrifié en entretenant des confusions abusives entre « payer le prix de son désir » et « se sacrifier ». À qui profite ce crime, ce détournement, cette perversion du courage alliée à la générosité ?

Pour l'auteur, psychanalyste, les comportements sacrificiels sont des symptômes avec lesquels viennent consulter bien des analysants. Ils font penser au loup dont la patte a été prise au piège et qui la sectionne pour retrouver la liberté de vivre sa vie. Comme ce loup, ces patients auront cru, dans toutes les limites de la mutilation qu'ils se sont imposée, avoir sauvé l'essentiel.

Ils perçoivent une telle mutilation comme un empêchement ou une obligation d'origine étrangère, parfois même comme un renoncement avec lequel ils se sentent en plein accord.

C'est au psychothérapeute, dans la cure, de faire apparaître qu'il s'agit d'un sacrifice que le sujet a cru devoir consentir.

À travers dix récits de cure, Pierre Kammerer nous montre comment remonter aux traumas et aux relations perversissantes qui font du patient l'« héritier » d'une dette qui n'est pas la sienne. Comment amener le sujet à découvrir qu'il s'est encombré de positions sacrificielles pour survivre à des fautes en réalité jamais commises ? C'est ce parcours qui lui permettra de se dégager de ses « choix » sacrificiels. C'est par ce parcours que passe le processus thérapeutique.

Pierre Kammerer est psychanalyste d'enfants et d'adultes. Superviseur d'équipes éducatives et thérapeutiques, il a travaillé au CMPP de Grenoble. Il est membre du Groupe d'études psychanalytiques de Grenoble et de la Fédération des ateliers de psychanalyse. Il a publié plusieurs ouvrages, notamment *Adolescents dans la violence* (Gallimard, 2000), *Adolescentes et mères* (Érès, 2006), *L'enfant et ses traumatismes* (Gallimard, 2010) et *L'enfant et ses meurtriers* (Gallimard, 2014).

sur le champ, collection dirigée par Catherine Dolto.



L'enfant et ses sacrifices

Pierre Kammerer

Cette édition électronique du livre
L'enfant et ses sacrifices de Pierre Kammerer
a été réalisée le 31 janvier 2020
par les Éditions Gallimard
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072877100 - Numéro d'édition : 361223)
Code Sodis : U30521 - ISBN : 9782072877148.
Numéro d'édition : 361227